

Il y a encore des gens qui ne sont pas engagés. Il y a encore des jeunes qui ne sont pas au courant, qui n'ont pas les chiffres en tête et en même temps on ne peut pas leur en vouloir. Mais en même temps, il ne faut pas délaissier cette partie de la population. Il faut continuer à éduquer. Et c'est ce qu'on essaye de faire avec *Penser l'après*.

0 :16

BNP Paribas Personal Finance vous invite à découvrir On The Way, le podcast qui explore les chemins de la consommation responsable. Entrepreneurs, acteurs du monde de l'entreprise ou chercheurs, On The Way donne la parole à ceux qui agissent jour après jour pour construire une consommation plus durable. Bienvenue et bonne écoute.

0 :38

Bonjour, je m'appelle Stacy Algrain j'ai vingt-quatre ans et je suis la fondatrice du think and do tank *Penser l'après*. Si je devais expliquer mon parcours et d'où vient mon engagement, qui aujourd'hui est porté sur la question du climat et biodiversité, je dirais que ça vient de l'endroit où je suis née. Je viens d'une petite ville du sud de la France qui s'appelle Berre l'Étang. Il y a une usine pétrochimique, c'est le deuxième site Seveso en France. Donc ça veut dire qu'on a un nombre assez important d'usines pétrochimiques avec des risques industriels importants. J'ai toujours été le type d'enfant qui aimait aller dans la nature, passer du temps en lien avec le vivant.

1 :15

Je me souviens aussi que j'avais un moment assez précieux avec mon papa qui était le rendez-vous hebdomadaire, on regardait Ushuaia Nature tous les deux. Et sachant qu'il travaillait énormément, c'était presque un des seuls moments qu'on passait ensemble dans la semaine. Donc je dirais que c'est un peu une combinaison de facteurs qui m'ont amené à m'intéresser à ces sujets, mais de façon assez naïve finalement, puisque je ne mettais pas l'étiquette d'écolo. Pour moi, c'était normal, c'était des choses que j'aimais, que j'appréciais. Après le déclic s'est fait progressivement, au fil de mon parcours. Donc j'ai intégré une école de commerce après mes études, qui était Kedge et je me souviens que j'ai eu en cours sur la RSE. C'était, je pense, le cours qui m'intéressait le plus dans mon parcours.

2 :05

Parce qu'on commençait à montrer le lien qu'il pouvait y avoir entre les activités humaines, les activités de l'entreprise et l'environnement. Et pour moi, c'était quelque chose, à nouveau de d'assez inné. Mais ce qui m'a vraiment le plus marqué, c'est lorsque j'ai pu aller en échange aux Etats Unis. J'avais un cours sur la justice climatique et on a eu une intervention d'une avocate qui travaille notamment avec les communautés mexicaines. On a eu beaucoup d'immigrés mexicains là où j'étais à San Diego et elle nous a expliqué que ces communautés souffraient de ce qu'on appelait les injustices environnementales. Puisque, à côté de des endroits où elles résidaient, on avait installé énormément de sites polluants, d'usines pétrochimiques à nouveau, des industries qui allaient avoir un impact sur la santé et sur l'environnement.

2 :47

Et ensuite ils se sont rendu compte que ce n'était pas pour rien. C'était uniquement parce qu'on savait que ces populations n'avaient que très peu de voix au chapitre, qu'elles ne connaissaient pas leurs droits, que parfois ils n'avaient pas de droits puisqu'elles n'avaient pas un « statut régulier » entre guillemets. Et que donc on les a pointer du doigt, en se disant que dans tous les cas, ils n'allaient pas se révolter et qu'avec quelques jobs ils pourraient acheter leur silence. Très rapidement j'ai fait le lien avec ce qu'il s'était passé chez moi à Berre l'étang. Puisque pareil, comme j'ai pu le dire au tout début, on a une usine pétrochimique et on a là aussi une population qui est ouvrière, populaire, donc on a un niveau d'éducation qui parfois s'arrête au collège ou au lycée.

3 :24

Donc on n'était pas au courant qu'on avait des droits, qu'on pouvait s'opposer à la localisation de ce type d'industrie. Et souvent quand on se retrouve dans ce type de population, ce qu'on met en avant le

plus souvent c'est la fin du mois. Est-ce qu'on va réussir à mettre de la nourriture sur sa table, est-ce qu'on va réussir à payer le loyer, et donc forcément les impératifs économiques passent largement avant les impératifs de santé ou d'écologie. Et on se retrouve à la retraite à essayer de faire le point sur sa vie et on se retrouve avec des cancers avec des maladie et on ne peut même pas profiter de ce pour quoi on a travaillé finalement.

4 :00

Donc là, si je devais résumer un peu mon engagement, c'est forcément tout ce que j'ai pu croiser dans mon parcours scolaire et ensuite j'ai eu un point de rupture en quelque sorte. Puisque quand j'avais dix-neuf ans, j'ai commencé à souffrir d'une maladie chronique inflammatoire qui touchait mon système digestif et l'ensemble de mes articulations du bas corps. C'était un peu un choc, parce que je n'ai jamais été malade, j'ai toujours été l'enfant qui gambadait, hyper heureuse. Tout allait super bien. Et là ça te tombe dessus. Je me suis dit, ma vie va changer et, effectivement, je savais que ma vie allait changer et que moi aussi je devais changer. Donc je me suis posé des questions sur ce que je mangeais sur est-ce que je faisais assez de sport finalement.

4 :44

Parce qu'à l'époque, on avait beaucoup de campagnes publicitaires qui disaient « mangez, bougez et tout ira bien ». Et ben non pas du tout ça ne marche comme ça. On peut avoir le rythme de vie, le mode de vie le plus clean au monde. Si l'endroit dans lequel on vit ne suit pas, on a énormément de chances d'être malade et c'est ce qui est arrivé dans notre communauté. En farfouillant, je me suis rendu compte qu'il y avait des études qui ont montré qu'on avait un taux de cancer deux fois la moyenne nationale et ça, personne ne m'en avait parlé.

5 :07

En tant que citoyenne, je n'avais pas eu accès à ce type d'informations. Alors même que les pouvoirs publics, que ce soit à l'échelle nationale ou à l'échelle locale auraient dû nous protéger, auraient dû avoir à cœur de protéger la santé de leurs citoyens. Et pas du tout. Sur la maladie que j'ai actuellement, j'ai une problématique. J'ai vu une quarantaine de médecins, j'ai pris une année entre mon bachelor et mon master pour passer beaucoup de temps à l'hôpital, voir énormément de professionnels, d'experts. Et aujourd'hui, je n'ai toujours pas de nom à mettre sur cette souffrance. Et je dirais que c'est quelque chose d'assez pesant.

5 :45

Parce qu'on arrive parfois à se dire « tant que je n'ai pas de nom à mettre sur la maladie, c'est peut-être quelque chose qui vient de moi, quelque chose qui est dans ma tête et donc c'est un peu dur à vivre au quotidien. Parfois, on a l'impression qu'un jour on va se réveiller et que tout ira mieux et qu'en fait on a presque juste inventé la maladie. Aujourd'hui j'ai arrêté de voir des médecins, je pense que j'avais besoin de prendre un peu de recul avec tout ça et que ce n'est pas forcément évident. Mais un jour je recommencerais à en voir et j'espère que j'aurais une réponse cette fois-ci.

6 :17

À la suite de ma prise de conscience, j'ai quand même pris quelques décisions importantes qui ont impacté ma vie. J'ai notamment rejoint un master en politique environnementale à Sciences Po parce que je croyais vraiment que c'était les politiques et les autorités qui avaient le pouvoir de changer les choses. J'ai assez vite déchanté là-dessus parce que je me suis aperçue que la politique, c'était un peu une pomme pourrie. Et malheureusement, une fois que le vers est à l'intérieur, on n'a plus envie de croquer dans cette pomme.

6 :59

Donc j'ai poursuivi mon cursus, mais à nouveau, encore un élément déclencheur cette fois-ci qui a été partagé par l'ensemble de la population puisque c'était la crise du COVID. Je me suis retrouvée comme beaucoup d'étudiants et d'étudiantes enfermée dans ma chambre avec pour seul lien avec l'extérieur mon Zoom puisque c'était l'outil qu'on utilisait pour faire nos cours. Et évidemment, j'avais quand même

une soif d'information que je suis allée essayer de satisfaire avec les médias traditionnels comme la télé.

7 :31

Et je me suis rendu compte qu'il y avait quand même énormément de problèmes avec ce média. Le premier c'était que dans le cadre d'une pandémie, qui touche absolument tout le monde, qui touche tous les pans de la société, on avait des experts qui étaient invités et qui utilisaient un langage qui était accessible peut-être à dix pour cent de la population. Enfin concrètement, on n'y comprenait rien. Donc dans une situation où absolument tout le monde a besoin d'informations, où tout le monde a besoin d'avoir accès à cette information, pourquoi est-ce qu'on ne fait pas le travail de vulgariser plutôt que d'être aussi pointilleux dans le vocabulaire utilisé.

8 :05

Et deuxième constat, c'est que, ces experts ils se focalisaient énormément sur l'impact économique et sanitaire de la crise. Ce que je comprenais puisqu'on avait des millions de personnes qui allaient perdre leur emploi, qui allaient succomber des suites du COVID et en même temps je trouvais ça vraiment dommage parce que la pandémie allait créer de nouvelles inégalités, allait impacter les politiques environnementales, les relations internationales et ça absolument personne n'en parlait. Je me suis dit, toi t'a ton petit Zoom, tu es dans ta chambre, comment est-ce que tu peux participer à apporter des solutions là-dessus.

8 :38

Je me suis mise en quête d'experts, d'expertes. J'ai envoyé des mails à des personnes qui, moi m'inspiraient, qui se trouvent être pertinentes sur toutes les questions que je viens de mentionner. Je les ai invités et on a fait des webinaires. Ce n'était pas quelque chose de très commun, et je leur ai posé une question : Qu'est ce qu'allait devenir le monde après la crise du COVID-19 ? C'était la question que tout le monde se posait est-ce qu'il y allait avoir un avant et un après COVID ?

9 :02

Donc je me suis retrouvée la première semaine à échanger avec un prix Nobel comme Jean Jouzel ou un expert du nucléaire comme Jean Marc Jancovici. C'était assez surréaliste je dirais parce que j'avais pas du tout de formation en journalisme. Je n'avais jamais fait ça. Je n'ai pas de réseaux, j'ai juste envoyé des mails et ça a fonctionné. Il y a de plus en plus de personnes qui se sont intéressés à l'initiative, qui m'ont demandé ce que je comptais en faire, et aujourd'hui on est quarante bénévoles. Après un an et demi à travailler sur ce projet, forcément, j'hallucine un peu. Quelque chose qui est né dans ma chambre, pendant une crise, d'un moment assez sombre pour l'ensemble de la planète, j'ai réussi à en tirer des choses positives et à transformer ma vie.

9:45

Si je devais expliquer ce qu'est *penser l'après*, puisque c'est le nom de l'initiative que j'ai montée. Au départ on m'a mis l'étiquette de média, puisque je vulgarisais de l'information, je transmettrais de l'information, donc c'est le rôle à la base d'un média. Très rapidement, ça a évolué. Déjà, on a fait le pas de se dire qu'on ne voulait pas parler uniquement d'écologie, qu'on voulait traiter absolument toutes les luttes sociales. On a parlé de féminisme, on a parlé de liens aussi qu'il pouvait y avoir entre les différents systèmes d'oppression, c'est ce qu'on appelle l'intersectionnalité. On a lancé une deuxième série qui s'est intitulée *penser l'après patriarcat*, donc là aussi pour mettre en évidence que le patriarcat il fallait absolument « l'abolir » entre guillemets, y mettre fin parce que sinon on n'aurait pas de vraie transition.

10:25

Et aujourd'hui, on se présente beaucoup plus comme un *think and do tank* (*penser et agir*). Parce que à nouveau, quand on est dans cette démarche d'informer, parfois on peut se heurter à des choses qui sont que oui, on a touché du doigt tout ce qui n'allait pas dans la société, on a fait un constat qui est hyper déprimant. Mais so what on fait quoi. Nous on s'est dit qu'on voulait pas uniquement mettre tous

les citoyens qui allait nous suivre dans cette situation d'éco anxiété, de dépression et qu'on a les accompagner jusqu'au bout c'est-à-dire jusqu'à l'action. Maintenant comme je le disais, on est quarante bénévoles, étudiants, étudiants, jeunes professionnels, et notre objectif c'est vraiment d'éduquer, d'inspirer, de pousser les 18/35 ans à agir.

11:07

On est jeune, on utilise des canaux comme Facebook et Instagram. Notre cible ce sont les jeunes, évidemment on a aussi envie d'aller toucher d'autres cible puisque ce qu'on a envie de dire c'est que la cause climatique ça touche absolument tout le monde. Que certes, le problème a été créé avant qu'on soit nés, mais aujourd'hui on est toutes et tous là sur cette terre donc on ne va pas résoudre le problème avec trente pour cent de la population. Je pense que c'est l'une des problématiques qu'on a eu par le passé, c'est qu'on a voulu diriger le monde avec une minorité et on voit aujourd'hui où ça nous a conduit. Donc on essaye de sortir de ça et d'inclure un maximum de personnes.

11 :47

Dans cette aventure qui est *penser l'après* j'ai eu la chance de rencontrer beaucoup de monde, des personnes inspirantes, notamment au début de l'aventure ou là c'était vraiment l'euphorie du lancement. Je me retrouvais à parler avec les gens que je voyais d'habitude à la télé. Je dirais qu'il y a deux personnes qui m'ont qui m'ont marqué, même si les autres aussi. La première, c'est Laurence Tubiana, parce que c'est une personne qui m'a poussé à rejoindre le master politique environnementale et je savais qu'elle y avait enseigné. Il se trouve que cette personne a été l'orfèvre de la COP21, elle a été les petites mains qui ont permis d'atteindre cet accord.

12 :34

Et ce qui était assez incroyable, c'est qu'elle a pu voir tous les rouages, tous les mécanismes, qui avait derrière, toutes les choses qui pouvaient pousser quelqu'un de plus croire au système. Et le fait qu'on arrive à changer les choses avec des processus comme la COP et pourtant elle continue à être engagée. Elle ce qu'elle dit, c'est qu'il y a aucun autre endroit que les COP qui permettent actuellement de réunir tous les dirigeants du monde, presque tous les dirigeants puisqu'il y en a certains qui ne sont pas représentés, et de leur faire parler de climat, d'un enjeu qui touche toute la planète et de redistribuer les cartes. Elle dit aussi que oui parfois ça prend trop de temps, parfois on a des jeux de pouvoir derrière qui font qu'on a envie de de tout laisser tomber.

13 :23

Et pourtant elle est toujours là. Elle continue son engagement. Je pense que c'est une preuve de résilience qui devrait en inspirer beaucoup. Et le deuxième exemple que j'aurais envie de donner c'est Gaël Giraud, qui est un économiste absolument brillant, qui a travaillé à la tête de la l'AFD, le mec est incroyable. Il parle cinq langues, je pourrais énumérer toutes les choses qui font que cet homme brillant. Mais ce qui est encore plus brillant, c'est qu'il arrive à se mettre au niveau d'absolument tout le monde. Je lui ai posé des questions d'étudiante, il savait que le public était étudiant, était jeune, n'était pas forcément formé sur les sujets qu'on allait aborder et il a utilisé un langage qui est tellement accessible, qu'il est tellement à notre portée.

14 :05

On arrivait presque en en oublier que Gaël Giraud est un économiste qui a inspiré le monde entier. Et c'est ce qui manque aujourd'hui dans toutes les sphères, c'est d'arriver à se mettre au niveau de l'autre, ne pas considérer que parce qu'on a fait des études, parce qu'on a eu des postes importants, on doit regarder les autres avec dédain et se dire « c'est à eux de faire l'effort de comprendre » sinon tant pis. C'est ça que j'ai admiré chez lui.

14 :38

L'aspect générationnel il est là de fait, parce que dans notre société, on aime bien mettre les gens dans des cases, dans des catégories. Aujourd'hui, on a l'impression qu'il y aurait d'un côté la génération climat qui serait destinée à sauver le monde, et de l'autre les boomers qui serait à l'origine de la cause de tous les maux de la planète. Ce qu'on a envie de dire quand on utilise le mot boomers, à la base, ça définit une catégorie de personnes qui sont nés dans ce qu'on appelle le baby boom.

15 :09

Aujourd'hui, on l'utilise avec une connotation négative parce que ça fait référence à quelque chose qui est une réalité. C'est que le pouvoir est détenu par une petite poignée de personnes qui sont souvent des hommes blancs de plus de cinquante ans. Donc ce qu'on a envie de leur dire que c'est oui, vous êtes responsable de cette crise parce que vous avez décidé à un moment donné de fermer les yeux. On vous traite de boomer, parce que vous vous comportez comme des boomers, comme des personnes qui ont eu absolument tout pendant un moment et qui refusent d'y renoncer maintenant. Et en même temps, quand on parle de génération climat, moi ce qui me dérange, c'est que je n'ai pas l'impression qu'il y a une génération climat.

15 :57

On est certes une génération qui est née avec la cause climatique omniprésente dans sa vie. On est la première génération à voir les causes du changement climatique au quotidien. Pour autant, quand on regarde l'ensemble de la population, c'est une minorité de personnes qui sont éveillés sur ces questions. En effet, si on reste ici à Paris, qu'on regarde tous les cercles de militants, on a l'impression qu'on est une jeunesse hyper engagée, hyper consciente, que le climat, est en train de de partir en vrille. Pourtant, quand je retourne chez moi dans le sud, j'en parle avec mes amies de lycée notamment. Je me rends compte que ce n'est pas forcément quelque chose qu'ils ont conscientisé, que c'est pas un sujet qui euh si présent ça dans leur tête.

16 :42

Donc ce que je dirais sur ces termes, c'est qu'il faut en sortir parce que parfois ça nous amène à penser que le travail est fait, qu'on n'a plus besoin de sensibiliser la jeunesse parce que c'est bon, c'est la génération climat, ils sont au courant. Non, il y a encore des jeunes qui ne sont pas engagé, il y a encore des jeunes qui ne sont pas au courant, qui n'ont pas les chiffres en tête et on ne peut pas leur en vouloir. Mais en même temps, il ne faut pas délaissier cette partie de la population. Il faut continuer à éduquer. C'est ce qu'on essaye de faire avec *penser l'après*. Sur la division avec les Boomers, ce que j'aurais envie de dire également, c'est qu'on est au courant qu'on n'a pas inventé l'engagement, on n'a pas été la première génération à parler d'écologie, il y en a eu d'autres avant nous.

17 :22

On est un peu « les successeurs » entre guillemets et de tout temps il y a toujours des gens engagés, sur d'autres cols, sur d'autres luttes, certes, mais ce n'est pas quelque chose qui est spécifique à notre génération. Ce qui nous rend particulier, ce sont les outils qu'on utilise. Parce qu'aujourd'hui, beaucoup de générations sont catégorisées en fonction des outils qui leur ont permis de s'exprimer ou qui leur ont donné un pas d'avance sur la génération précédente, un moment la télé, un moment la radio... Nous on est la génération du post internet, c'est-à-dire des réseaux sociaux. Et en effet, c'est l'outil qu'on utilise énormément aujourd'hui pour s'engager, pour militer.

17 :59

On le voit, il y a de plus en plus de campagne en ligne pour informer, on a eu les photos de profil en bleu en noir. *Penser l'après*, c'est aussi une initiative qui est née sur les réseaux sociaux. On a commencé sur Facebook avec des webinaires. Sans internet, sans les réseaux sociaux, tout ça n'aurait pas été possible. Il ne faut pas oublier aussi qu'internet et les réseaux sociaux ont un rôle hyper important dans la diffusion des modèles. Parce qu'aujourd'hui moi je suis en France, mais je peux voir tout ce qui se passe partout dans le monde. On peut voir les luttes qui sont en train d'émerger. Je peux voir les modes d'action aussi qu'il existe, m'en inspirer, échanger avec cette jeunesse ou même des boomers qui essayent de s'activer à l'étranger et de créer des ponts.

18 :41

Aujourd'hui, on se rend compte que on est isolé, qu'en essayant d'agir seul de son côté, on n'a pas l'impact qu'on espère avoir. Donc il faut créer des ponts. Il faut se servir des outils qui sont à portée.

19 :00

Les consommateurs dans le changement, déjà je n'aime pas trop l'appellation consommateurs. Je pense que les mots ont un rôle capital aujourd'hui, et quand on utilise ce terme de consommateurs, on rentre tout de suite dans une vision qui est très individualiste, placée sur le choix personnel. Alors que moi je préfère largement le terme de citoyens, qui lui est beaucoup plus tourné vers la communauté, vers un engagement qui serait collectif. Il y a une initiative qui s'appelle la citoyenneté alimentaire, eux ils ont fait un petit test, ils ont pris plusieurs personnes et ils leur ont proposé deux situations.

19 :39

Une première situation où ils sont présents en tant que consommateur, il y a un puits dans la communauté et on leur dit là, dans quelques jours, il y a plus d'eau. En tant que consommateur, qu'est-ce que tu vas faire ? Tout de suite la réponse est « je prends des bidons et je vais aller remplir tout ce que je peux parce que j'ai peur que les autres en prennent trop et qu'à la fin j'en ai plus ». Deuxième cas de figure, cette fois-ci, des membres d'une communauté donc tu connais tes voisins, vous êtes tous ensemble, vous apprenez qu'en effet il ne va plus y avoir d'eau dans ce puit, qu'est-ce que vous faites ? La réponse c'est « on va se rassembler et on va faire en sorte gérer la ressource ensemble pour que collectivement on puisse être résilient et faire durer cette ressource le plus longtemps possible ».

20 :20

Donc c'est en ça que je pense qu'aujourd'hui il faut sortir de cette vision de consommateurs qui voudrait en effet qu'on soit individualiste. Et qu'on est pour seul impact d'acheter, alors que quand on est citoyen, on peut aller faire du lobbying, on peut aller parler avec ses élus, on peut parler également avec les entreprises, donc tout de suite le champ d'action est beaucoup plus large et c'est en ça que c'est puissant.

20 :46

La citoyenneté alimentaire, c'est une notion qui est cruciale parce que comme j'ai pu le mentionner, c'est à nouveau changer de perspective, changer de vision sur nos choix au quotidien, surtout que l'alimentation c'est quand même un choix qu'on fait trois fois par jour. On a tendance à l'oublier, mais en tant que citoyen, c'est quand même un des posts qui nous fait émettre le plus de CO2. Si je consomme de la viande, je vais avoir un impact qui est non négligeable sur l'environnement. Commencer à comprendre les posts dans son quotidien qui vont avoir l'impact le plus important, c'est la première démarche à faire en tant que citoyen, en tant qu'individu.

21 :27

Se dire « comment est-ce que moi, Stacy, qui ne fait rien d'autre que d'aller en cours, que d'aller militer, est-ce que je peux vraiment avoir un impact sur le système ? » Là si je vais dans mon supermarché, je peux le faire en choisissant de consommer mieux, d'avoir des choix qui soient plus responsables, qui ont un impact inférieur et la citoyenneté alimentaire elle permet d'intérioriser tout ça. De se dire qu'en effet, je peux faire ce choix avec ma carte bleue, mais qu'après je peux essayer d'aller parler avec les personnes qui ont plus de pouvoir que moi, les élus, les personnes qui sont à la tête d'entreprises, d'autres citoyens aussi pour créer des collectifs et essayer de se rassembler autour de ses enjeux.

22 :16

La consommation responsable, je dirais que c'est largement compatible avec un petit budget. En tant qu'étudiante boursière, je pense que j'en sais quelque chose parce que consommation responsable, ça veut aussi dire consommer moins. Ça veut aussi dire aller moins acheter de choses dont on n'a pas besoin au quotidien, par exemple sur les vêtements. Des choses qu'on a tendance à faire, c'est à

chaque saison, se met la pression en se disant, il faut absolument la dernière paire de pompes, le dernier manteau à la mode, mais ça coûte de l'argent, ça coûte très cher souvent.

22 :58

Alors que si je vais en frippes par exemple, je peux arriver à renouveler ma garde-robe à moindre frais, je peux aussi revendre des choses que j'ai dans ma garde-robe que je ne mets plus et leur donner une seconde vie. Donc on est dans cette démarche responsable et en même temps de petit budget. Là où ce serait être parfois plus compliqué ce serait sur la thématique de l'alimentation. Avoir une consommation responsable, on fait souvent le lien avec du bio, avec du local ce qui est quand même euh pas toujours évident parce qu'on peut avoir du local qui n'est responsable, du bio qui n'est pas responsable.

23 :36

Et puis ça dépend aussi beaucoup des possibilités qu'on a autour de chez soi. Moi par exemple ici j'ai la chance d'avoir un marché à côté de chez moi avec des petits producteurs locaux qui viennent vendre leur production. Si je vais dans d'autres villes, dans d'autres banlieues, ce n'est parfois pas le cas. Donc il y a aussi cette mesure du champ des possibles, arriver à comprendre que on n'a pas toutes et tous la même possibilité qui s'offre à nous au quotidien. Et pourtant, garder quand même en tête qu'on devrait s'enlever toutes ses obligations de consommation qu'on essaye de nous imposer. C'est un pas que j'ai essayé de faire aussi. Me dire qu'est-ce qui vient de toi-même ? Qu'est ce qui a été construit ? Et ça, je m'en suis largement rendu compte quand je suis revenu de mon stage en Inde. Là-bas je n'ai pas fait de shopping pendant six mois, j'allais très bien j'étais, j'étais au top, je n'avais pas de problématique particulière. Je ne manquais pas de vêtements, je ne manquais pas de chaussures.

Donc il faut parfois faire ce travail de tout remettre en perspective et se dire est ce que c'est vraiment quelque chose qui va me définir ? Est-ce que c'est vraiment quelque chose qui va me rendre heureuse ? J'aime bien ce concept de sobriété heureuse parce que quand on parle de transition, il faut revenir sur certains privilèges en tant que citoyens, prendre moins l'avion, manger moins de viande. On a l'impression que c'est un retour en arrière qui va nous prendre une partie de notre bonheur qui presque va nous voler quelque chose pour lequel on se serait battu. Et en fait non, c'est presque trouver un nouveau bonheur qu'on n'a jamais vraiment connu.

26 :23

C'est le cas de ma génération qui est plus basée sur la sobriété, sur la satisfaction de passer du temps avec des gens que j'apprécie, en allant dehors me dégourdir les jambes plutôt qu'en allant acheter une énième, paire de pompes. On a parlé de consommation responsable, de ces choix qu'on peut faire au quotidien en tant qu'individu. Pour autant, il y a quand même quelques limites. C'est le champ des possibles, le nombre de possibilités qui s'offrent à nous. Et aujourd'hui, on a cette question de justice sociale c'est-à-dire qu'en effet, on explique à l'ensemble de la population qu'il va falloir faire des efforts si on veut atteindre les objectifs de l'accord de Paris et tout simplement avoir une planète qui soit vivable.

27 :06

Pour autant, si on ne fait pas ce pas de dire aujourd'hui on a des ménages qui n'ont pas énormément d'argent au quotidien, pour autant eux aussi vont devoir avoir des habitudes de consommation plus responsable. Il faut qu'on se dise comment est-ce que, outre le fait d'avoir en effet une gamme qui soit accessible dans les supermarchés, qui soit accessible au quotidien, on fait en sorte que ce soit accessible à ces personnes-là. Pour moi, le gouvernement et beaucoup d'entreprises font parfois l'erreur de se dire que parce que c'est là sur le marché, après c'est au consommateur de faire son choix et que s'ils n'achètent pas l'option qui est la plus durable, plus responsable, c'est forcément que lui il a décidé qu'il ne voulait pas s'engager.

27 :50

Si on voit que certaines possibilités responsables sont trois fois plus chères que la version qu'il va polluer. En tant que citoyens consommateurs, forcément on va avoir à un moment à mettre tout ça en

perspective avec le budget qu'on a au quotidien. Donc il faut arriver à faire ce pas supplémentaire de se dire option c'est super, accessibilité, c'est beaucoup mieux donc ça fait le lien entre le climat et justice sociale.

28 :22

Si j'avais un conseil à donner aux auditeurs et auditrices pour adopter une consommation plus responsable, c'est de pas se mettre la pression pour être parfait et suivre des modèles qui nous semble inatteignable, notamment des ambassadeurs ambassadrices du zéro déchet aujourd'hui. Mais plutôt d'aller chercher ce qui dans leur quotidien a le plus d'impact en termes d'émissions de CO2. Pour faire ça, il y a des outils qui sont hyper utile, hyper simple qui permettent de calculer notre empreinte carbone et d'arriver vraiment à « flécher » entre guillemets ce qui a un impact dans notre quotidien. Le premier que j'aime beaucoup, c'est un outil qui a été inventé par *avenir climatique*, qui s'appelle *Inventons nos vies bas carbonnes*. Avec des cartes, ils arrivent à nous montrer que l'alimentation, ça va y mettre tant de CO2, nos transports tant de CO2.

29 :19

Et avec ces cartes qui ont des tailles différentes en fonction des émissions de CO2, on arrive déjà beaucoup mieux à visualiser ce qui dans notre quotidien peut avoir un impact. On arrive aussi à visualiser ce sur quoi en tant que citoyen on peut avoir un impact. L'alimentation évidemment, c'est un des premiers posts qu'on peut arriver à toucher parce qu'aujourd'hui, en France, on a une alimentation qui est très carnée. On sait que ça a un impact sur l'environnement via les émissions de l'élevage et de toute la chaîne de production. Il y a aussi la question du transport. Combien de fois je prends l'avion par an.

29 :55

Et après, parfois il y a des éléments sur lequel on n'a pas forcément la main. Typiquement si je suis locataire, et que je m'aperçois que mon logement n'est pas bien isolé, ça va avoir un impact. Pour autant ce n'est pas forcément moi qui à la main sur ce post-là. Il faut aussi arriver à faire l'équilibre entre les éléments qui ont le plus d'émissions dans notre quotidien et sur lequel je devrais essayer de me concentrer dans un premier temps. Et ensuite ce qui relève ou pas de ma responsabilité. Faire vraiment le lien entre ces deux-là, utiliser des outils pour chiffrer. Une fois qu'on a des chiffres, on peut plus facilement avoir une vision sur son impact. Et essayer d'aller toucher les autres parce que quand on est tombé de 12 tonnes d'émissions par an à 4 tonnes, on s'aperçoit que c'est de plus en plus compliqué d'aller rogner ces émissions.

30 :49

Donc si on commence à faire transitionner les personnes qui nous entourent, on pourra aussi aller gratter des tonnes de CO2 de leur côté, et là on aura aussi accompagné la transition écologique.

Un exemple de petit geste qui est responsable et qui fait du bien au moral, pour moi ça a été de passer des transports en commun au vélo. Forcément ça nous coûte déjà moins cher, et en plus le vélo ce n'est pas un environnement qu'on apprécie, là on passe du temps en extérieur, on fait du sport, et parfois c'est même plus rapide. Prenez le vélo, ça vous fera du bien, au portemonnaie, à la santé et à l'environnement.

31 :50

Si j'avais un rêve à partager ce serait que les gens arrêtent de se taper sur la tronche, que ce soit dans la vraie vie ou sur les réseaux sociaux, car on est dans une société qui est de plus en plus violente. On a tendance à se déchaîner un peu sur les autres, donc faut arrêter avec ça. En effet, on n'a pas forcément la même vision sur les manières de faire, les moyens à mettre en œuvre, mais s'il y a bien une chose sur laquelle on devrait être tous d'accord c'est que si la planète n'est plus vivable, il n'y a plus d'humanité. Et dernier message aux auditeurs, il y a peut-être des choses qui étaient hyper

déprimantes dans mon message, et pour autant je compte sur eux et sur elles pour se retrousser les manches et nous rejoindre dans la transition, ça rend heureux aussi.

32 :32

Retrouvez tous les épisodes d'On the way sur vos plateformes de podcasts habituelles et sur le site [personal-finance.bnpparibas](https://personal-finance.bnpparibas.com). Les liens et références cités par nos invités sont à retrouver dans le texte d'introduction de chaque épisode. Et si vous souhaitez témoigner à notre micro, écrivez à nicolas.meunier@bnpparibas.com. A très bientôt.